

**Les médecins au XVIIe siècle / satire attribuée à Scaron et publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale.**

**Contributors**

Scarron, Paul, 1610-1660.  
Barthélemy, Edouard de, 1830-1888.

**Publication/Creation**

Paris : Aubry, 1869.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/yrsvpn6n>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

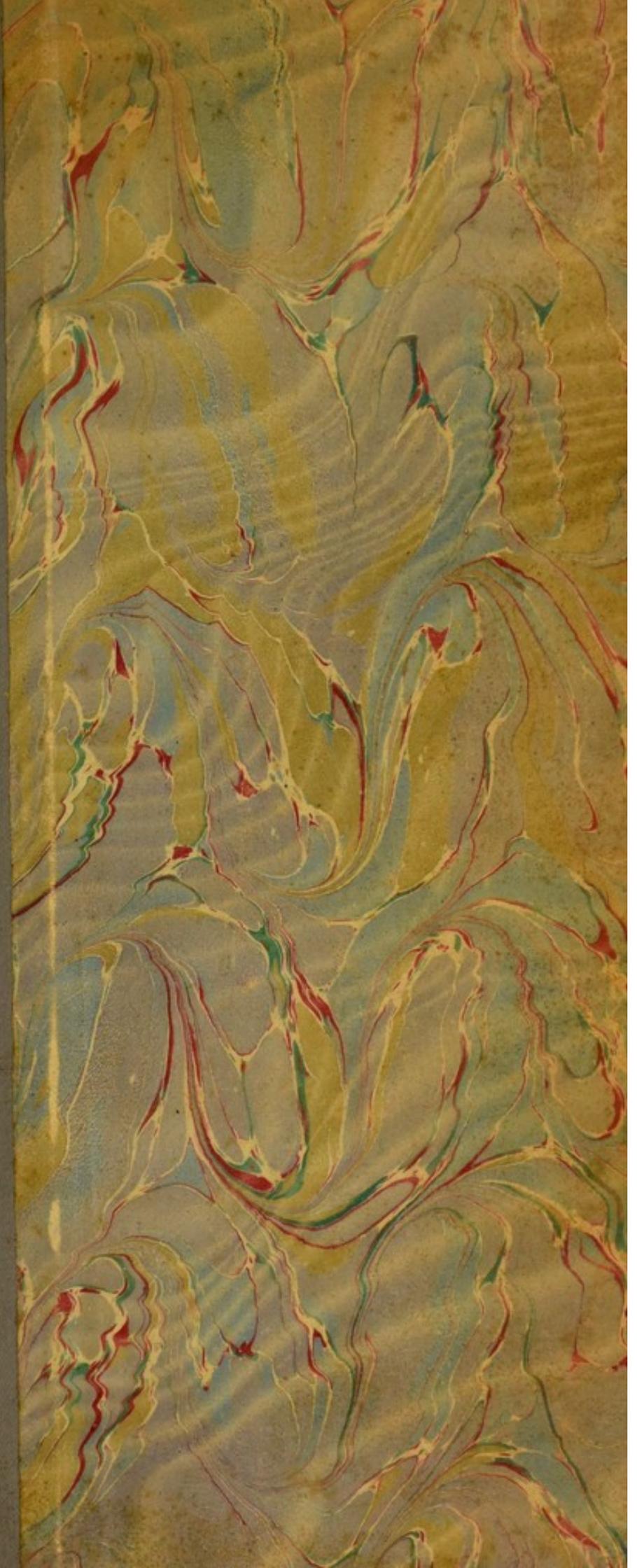
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

CB:41

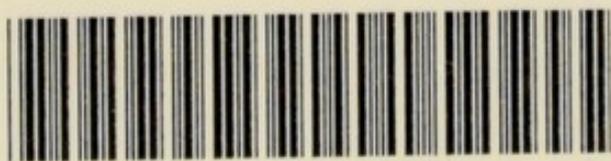
A  
IX  
5



A. xxxv  
7/3

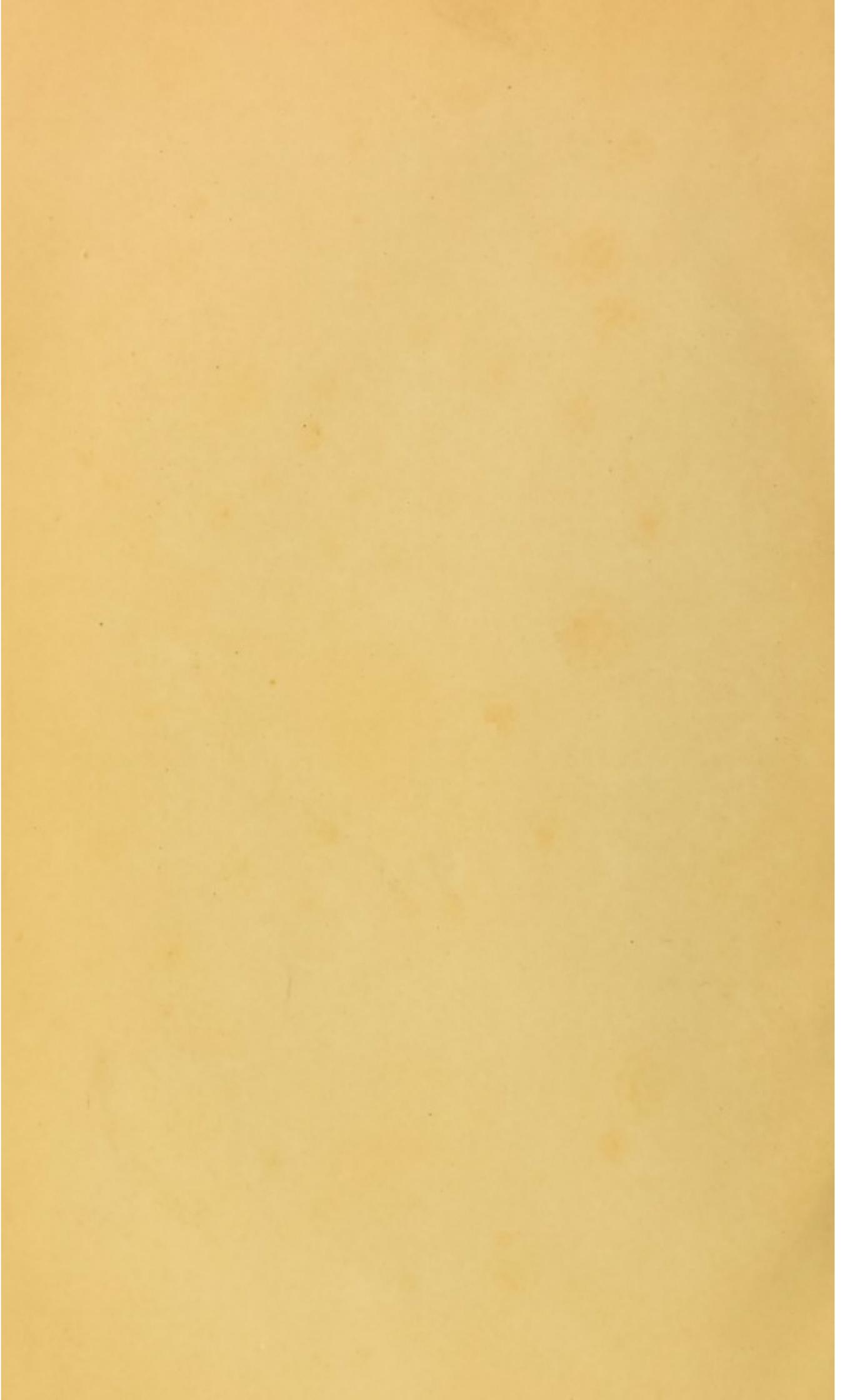
By SCARRON.

CB. AI (21)



22101556428





LES MEDECINS AU XVII<sup>e</sup> SIECLE

SATIRE

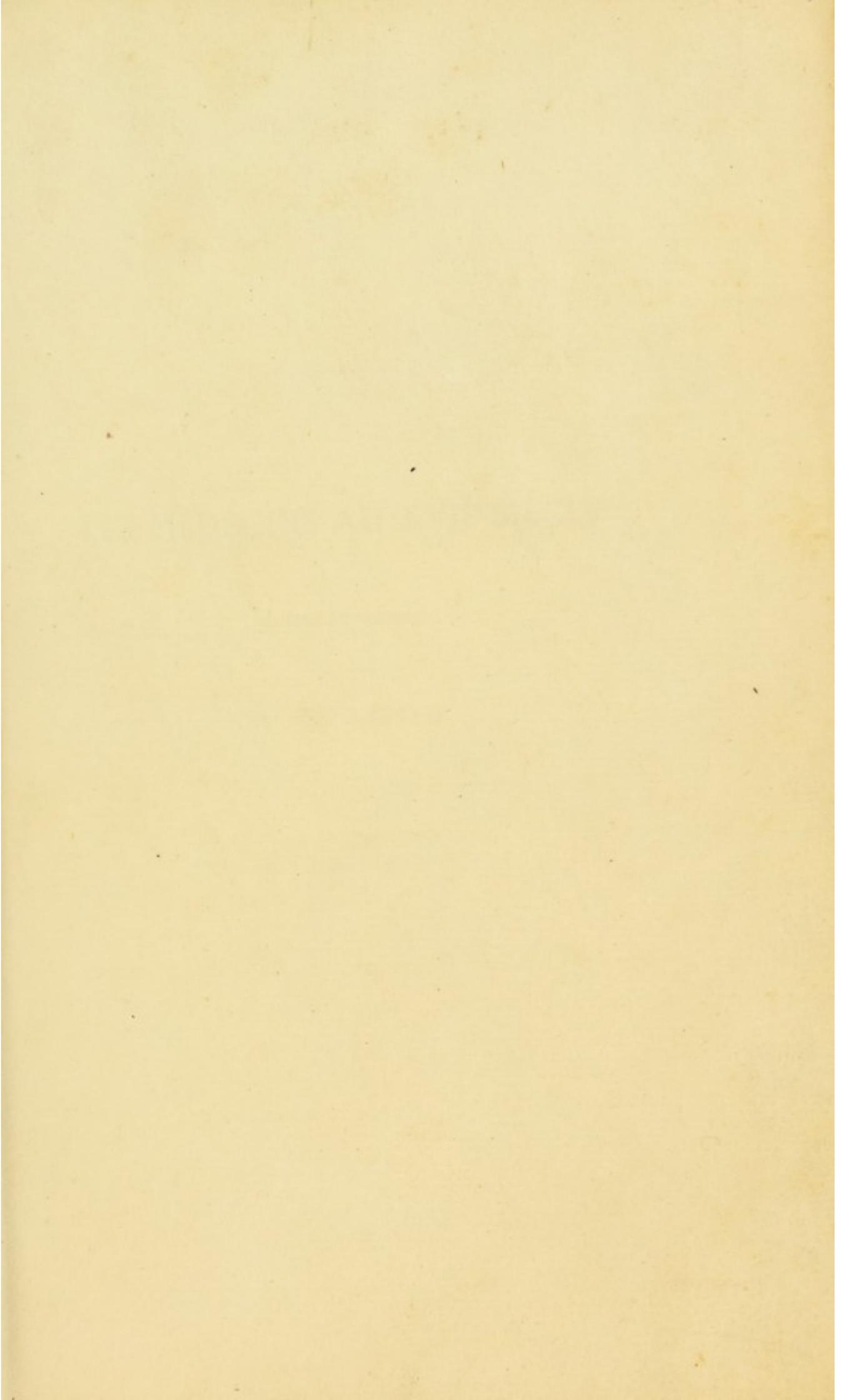
ATTRIBUEE A SCARON

33

2/4

Handwritten marks or symbols, possibly a signature or initials.

Handwritten marks or symbols, possibly a signature or initials.





Digitized by the Internet Archive  
in 2016

<https://archive.org/details/b24858122>

LES MÉDECINS AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

SATIRE ATTRIBUÉE

A SCARON

TIRÉ A 50 EXEMPLAIRES

N° 29

[BARTHÉLEMY, E m de.]

SCARROW, Paul

# LES MÉDECINS

AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

SATIRE ATTRIBUÉE

A

SCARON

ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'après un manuscrit de la Bibliothèque Impériale.

---

PARIS

AUGUSTE AUBRY

L'un des libraires de la Société des Bibliophiles français

—  
1862

LES MEDICINS

CB. AI (6)



TOULOUSE — IMPRIMERIE CAILLOL ET BAYLAC, RUE DE LA POMME, 34.

---

PARIS

1881

Nous trouvons dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale, coté 4725 du supplément français, et auquel nous avons déjà fait quelques curieux emprunts, une pièce de vers qui porte pour titre : *Vers burlesques de l'année 1650*, et écrit, au-dessous, de la même main, mais d'une encre différente : *de monsieur Scaron*. Cette satire, dirigée contre les médecins du temps, nous a paru intéressante à reproduire. Elle ne se trouve, ce nous semble, dans aucune des édi-

tions des OEuvres de ce très-humouristique poète. Ces vers remplissent les pages 308-412. Le même Recueil renferme d'autres pièces analogues, intitulées également : *Vers burlesques*, sur le retour du roi, en 1652; sur le retour de Mazarin, 1653; sur le retour de la marquise de Montendre à Paris, 1654; sur une retraite solitaire, 1655; mais aucune de ces pièces n'est indiquée comme rimée par Scaron, et d'ailleurs, dans la dernière, l'auteur se donne soixante-dix ans au moment où il l'écrivait, tandis que le premier mari de M<sup>me</sup> de Maintenon est né en 1610, et n'avait par conséquent, à cette époque, que quarante-cinq ans.

Ce curieux document n'a pas été connu de M. Maurice Raynaud, auteur d'un livre très-intéressant sur les *Médecins au temps de Molière*, et il n'est pas sans une certaine valeur, ayant paru plus de dix ans avant la première raillerie de Molière contre le docte corps. La mise en scène est des plus drolatiques : Scaron s'adresse à une belle malade, — serait-ce M<sup>lle</sup> d'Aubigné? — et lui conte ses propres maux. Il expose qu'il est très-malade et qu'il a appelé trois des princes de la science, lesquels sont

venus disserter chez lui pour démontrer comment on doit écrire le nom de Galienus, et lui proposent comme remède souverain de demeurer deux mois sans boire ni manger ; tout cela avec force plaisanteries et folies qui sont là agréablement accompagnées d'une bouffonne mise en scène. Sans vouloir nous exagérer les mérites de cette satire, il me semble évident que Molière la connaissait et se la rappelait en composant son *Malade imaginaire*. Si nos lecteurs partagent notre opinion, nous n'en demandons pas plus.

Nous ajouterons, par exemple, que huit ans plus tard Scaron adresse une ode très-élogieuse à Guénaut, médecin du roi, pour le féliciter d'avoir sauvé Louis XIV, atteint à Mardick d'une fièvre typhoïde. Cette fois Scaron n'a que de pompeux éloges à adresser à l'heureux praticien :

Il vient, il voit le roi, l'entreprend, le guérit ;  
Tout pleurait à la cour, maintenant tout y rit.  
Quel Dieu, quel Esculape en eût fait davantage !

E. DE BARTHÉLEMY.



Belle malade ma mignonne ,  
Digne plus tost d'une couronne  
Que de cette longue douleur  
Qui nous faict perdre la couleur,  
L'appetit, la force et l'usage  
De tous les plaisirs dun veufvage ,  
A vous escrit un malheureux  
Qui languist sans estre amoureux ,  
Qui brusle sans avoir la fièvre ,  
Qui ne va pas si bien qu'un lievre ,  
Qui mange et boit moins que Montmort (1),  
Et qui neantmoins vit encor ,  
Ouy certes pour vous faire vivre ,  
J'ay résolu de vous escrire  
Dun mal rigoureux dont lassaut

(1) Henri-Louis Habert de Montmort, conseiller d'État,  
membre de l'Académie française , mort en 1679.

Ma presque faict faire le saut ,  
Qui par ie ne sais quelle voye  
Dun monde en lautre vous envoye !  
Ce fut un choc si violant  
Qu'il pourroit trousser un galant  
Moins confit dans la medecine :  
Il estoit droit dans la poitrine ,  
A peu pres ou le noble autheur  
Du corps humain place le cœur :  
La se faisoit si grand désordre  
Que chiens et chats me sembloient mordre  
Et ronger mon pauvre estomac.  
Et fust-ce l'abbé de Loyac ,  
Abbé de sainte conscience ,  
Il auroit perdu patience ;  
Destre tout seul ie nosois pas  
Car ie mallambiquois tout bas  
En des chimères mirlifiques  
Et des songes mélancoliques :  
Tantost ie mallois emporter  
Et profondément discuter  
Le sens mystique de l*Astree* ;  
Ie cherchois en quelle contree  
De la carte des Hollandois  
Estoit le pays lanternois

Et le royaume de Cocagne ;  
Iadmirais tantost Charlemagne  
Dans les romans qui sont au iour,  
Et les paladins de sa cour,  
Dressant sa genealogie ,  
Ieusse bien voulu sans magie  
Faire les quatre fils Aymon  
Enfants du bon roy Pharamond.  
Ie venois à gloser l'histoire  
De Melusine et du Grimoire ;  
De quel ordre est ce malautru  
Qu'on nomme le moyne bourru ;  
Si Pasquin luy mesme compose  
Tout ce qu'il compte en vers et prose ,  
Et si l'on na point veu iadis  
La semaine des trois ieudis.  
Mais cela brouillant ma cervelle  
Ma douleur estoit plus cruelle :  
Quelqun veut-il me divertir ,  
A peine y puis-ie consentir ,  
Ou souvent iarestes sa langue  
Au beau meilleu de sa harangue.  
Sur le liet ie roule mon corps ,  
Ie le plie et ie le retors ,  
Ie lalonge , ie le ramasse ,

Je crie et ie faicts la grimasse ;  
Iestends les mains , tourne les bras ,  
Grince les dents , mange les dras ,  
Et peu s'en fault que ie ne meure ,  
Je revenois pourtant sur lheure ,  
Le poux bon , sans tourment aucun ,  
Comme les filles de Loudun.  
De ce mal qui scauroit la cause ,  
Pourroit bien scavoir autre chose.  
Et quand , pour en estre esclairey ,  
Iay faict venir ensemble icy  
Trois fameux en la medecine ,  
Avay pris de haute doctrine ,  
Voyés ce que ces beaux esprits  
Pour trois escus m'en ont appris ;  
Chacun deux avait assés daage  
Pour estre creu scavant et sage ,  
Et tous trois de la Faculté ;  
Cest pourquoy sans difficulté  
Ils viennent au pas déloquence ,  
Font une docte reverence ,  
Et d'un sousris assés nyais  
Se donnent le *bona dies* !  
Après cette belle preface ,  
Selon leurs rangs prenent leur place :

Le plus ieune ayant lame en deuil  
De nestre pas dans un fauteuill ,  
Moy , qui ny scais point de finesse ,  
Le propose aussi tost ma destresse ,  
Ce que ie sens et ne resens pas ,  
Si le mal est hault ou sil est bas ;  
A quoy ces messieurs ne respondent  
Que comme des singes qui grondent ,  
Avec un Hon entre leurs dents  
Et des tons asses discordans.  
Adonc ma harangue finie ,  
— Monstrés-nous , dit la compagnie ,  
De vostre langue la couleur ,  
Pour voir si dans quelque chaleur  
Une attaque si violente  
Auroit point mis la fievre lente.  
Permettés qun chacun de nous  
Examine un peu votre poux ,  
Et vous taste sans vous morfondre  
La region de lhypocondre. —  
Tout cela faict , et eux rassis ,  
Chacun medite son advis :  
Le premier tousse et lautre crache.  
Le dernier roule sa moustache ,  
Et puis avec un tres grand : — Or çà , —

Le plus ieune ainsy commença :  
— De ce mal la cause est occulte  
Et ce seroit faire une insulte  
Aux plus authentiques docteurs ,  
Et les tenir pour imposteurs ,  
Si l'on en croyait autre chose :  
Voyes Hyppocrate et la Glose ,  
Lisés bien Fernel et Rasis  
*De occultis rerum causis* ,  
Dioscoride et Mathiole ,  
Et ceux de lune et lautre escole ,  
Merue lun de mes parens ,  
Mercurial et du Laurens ,  
Averroes et l'Avicenne ,  
Et surtout ce quen dit Galene ,  
Car ceux qui disent Galien ,  
Sur ma foy ni entendent rien ;  
Autrement quelle différence  
Pourrait-on remarquer en France  
Du bon medecin Galenus  
A lempereur Galienus ?  
Ce serait une estrange affaire  
Quil fallust suivre le vulgaire  
Et la corruption d'un mot ,  
Le sage seroit comme un sot ,

Le poly comme le barbare ,  
Et le savant comme lygnare ;  
Ce nest qune contagion  
Qui gagnant nostre opinion ,  
Veult obliger à la coustume  
Et nostre langue et notre plume ,  
Pour moy ie trouve fort mauvais ,  
Et ny consentiray iamais ,  
Qune ignorante populace ,  
Aux carrefours et sur la place ,  
Face leçon aux bons autheurs  
Et soit le docteur des docteurs ;  
Mais sil faut que je m'explique  
Que serviroit nostre pratique ?  
Que nous serviroit de veiller ?  
Destudier , de travailler.  
Pour entendre les langues mortes ,  
Et les livres de toutes sortes ,  
Et de suer des le matin ,  
Après un mot grec et latin ,  
Sil falloit encore pour apprendre  
Iusquau menu peuple descendre ,  
Et quaprès un si grand ennuy ,  
Nous deussions parler comme luy ?  
Sera-il non plus raisonnable

Qu'un galant qui faict du capable,  
Ait le droit de mettre en credit  
Un mot que la dame aura dit  
Contre les loix de la grammaire,  
Et que se piquant de lui plaire,  
Pour loger sa capacité  
An mesme rang que sa beauté,  
Il introduise aux compagnies  
Cet employ en galanteries,  
Le repête cent fois le jour,  
Et fasse un parti dans la cour  
Pour donner quelque reverence  
Au fruit d'une belle ignorance?  
C'est aux livres faire un affront  
Qui nous retombe sur le front.  
Mais vous mes fideles confreres,  
Qui portes des ames severes,  
Opposes-vous a cette erreur,  
Et comme moi d'un brave cœur  
Apportez un effort contraire  
A ce torrent de populaire,  
Et disons tous pour parler bien  
Galene et non pas Galien.  
Doneques le mal qui vous tourmente,  
Monsieur est sans cause apparente,

Mais le remesde est fort commun :  
Tous les iours il faut prendre a ieun  
Une portion anodine ,  
Appliquant sur vostre poictrine  
Un cataplasme de bibus  
Et de la pouldre doribus :  
Iay dict — Lautre qui le regarde ,  
Respond : — Monsieur, ie me hazarde  
Et peut estre trop hardiment  
A choquer vostre sentiment ,  
Iayme Platon , iayme Aristote ,  
Mais ie n'en fais pas ma marotte :  
Iayme encor plus la vérité ;  
Ne soyés donc point irrité  
Qua vostre barbe ie mal meine :  
Vostre nouveau mot de Galene ,  
Car Galien sans doute est mieux ,  
Tous les modernes et les vieux  
Qui seavent l'art de Suadelle  
En parlent dessus ce modelle ;  
Lisés le Talmud , l'Alcoran ,  
La grande glose de Lyran ,  
Homere au combat des grenouilles ,  
Avec le livre des quenouilles ,  
Et sachés que ces gens de bien

Ont toujours traduit Galien  
Encore ay-ie pour moi usage  
Qui, dans l'empire du langage,  
Regne a guise de souverain ;  
Il y tient le sceptre a la main,  
Donne des loix et les explique,  
Enrichit la chose publique  
De mots nouveaux ou raieunis,  
Il en rappelle les bannis,  
Et, comme il luy prend fantaisie,  
Leur donne droit de bourgeoisie :  
Souvent il y condamne à mort,  
Les iugeant en dernier ressort,  
Ceux qu'un esprit scientifique  
S'efforce de mettre en pratique :  
I'en ay veu d'autres condamnés  
Seulement a perdre le nez,  
La jambe, le bras ou l'oreille,  
Et du reste faire merveille,  
I'en ay veu de fort bien vestus  
Qu'il avoit mis presque tous nuds :  
Enfin usage est le grand maistre  
Qui fait mourir, qui fait renaistre;  
Qui radoucit, qui rendurelt  
En gastant tout. . . ramollit,

Qui renverse , qui retient ferme  
Dans une langue tous les termes ,  
Si la raison sen entremet :  
A qui soudain il la remet ;  
Et si lantiquité sen mesle ,  
Contre luy son pouvoir est fresle  
Ayant bien moins dauthorité  
Qua present un colet monté  
On void comme lui sa germaine .  
Sa sœur , la mode souveraine ,  
Sur tous les habits de la cour ,  
Quelle reigle en dame datour :  
En effet , dittes ie vous prie  
Ne feroit on pas raillerie  
De voir un homme de vertu ,  
Tout seul a lantique vestu ,  
Avec un manteau de druyde ,  
Un chapeau fait en pyramide ,  
Un pourpoint du grand roi François ,  
La gorge ouverte de trois doigts ,  
Et faire au monde la moquette  
Avec une riche braguette ?  
Cet homme bien quil eust du cœur ,  
De la science et de lhonneur ,  
Se voit sifflé comme un bizarre ,

Un topinambour, un barbare,  
Quelque boufon du temps iadis,  
Ou lescuier d'un Amadis.  
Je crois qu'autant il en faut dire,  
Soit pour parler soit pour escrire,  
Car qui viendrait nous prosner ains  
Branc dacier, gesir mehains,  
Cil bande moult cuide et carolles  
Meriteroit des croquignolles,  
Et qui pour meriter Ronssard  
Mettroit : o dolope soudard,  
Huche les vents a laisle inelle,  
Ou bien cet autre bagatelle  
Sur pallefroy dame au beau pis  
A pourfendu vos ennemis,  
Ce valet qui vers vous ienvoye  
Passeroit-il pas pour une oye?  
Et seroit-ce pas lobliger  
Que de le croire un estranger?  
Laissez donc la votre Galene  
Comme une parole mal saine,  
Et distes en fin comme nous :  
Galien. Ce mot est plus doux ;  
Car pour le mal qui nous assemble,  
Ce n'est pas grand cas, ce me semble ;

Et la cause sent peut trouver  
Par qui voudra bien y resver.  
Mais sans vous tenir davantage,  
Je suivray ladvis du plus sage  
Et qui mieux aura deviné  
Quand nous aurons tous opiné. —  
Enfin se teut ce malhabile  
Sans parler mesme de la bile  
Et sans rendre aucune raison  
Du mal ni de la guerison.  
Alors le troisieme sapreste,  
Frotte son nez, gratte sa teste,  
Et pour sembler docte au besoing,  
Reprend la chose de plus loing,  
— Toutes les nobles compagnies,  
Dist-il sagement establies,  
Ont de vieulx statuts enroolés  
Quelles not iamais violés ;  
Les cardinaux ont leurs maximes  
Qu'on ne peut enfreindre sans crimes,  
Et donnent bien selon les rangs  
Ou la gauche ou la droite aux grands ;  
Et tousiours ils font leurs visites  
Comme leurs loix les ont prescrites :  
De mesme en font les parlements,

Ils ont réglé tous les moments  
Des beuvettes, des audiances,  
La gravité de leurs séances,  
Toutes leurs députations,  
A qui pour quelles actions,  
Comment et iusqua quelle porte  
Et cela sobserve de sorte,  
Quils seroient plus tost escorchés  
Que de sestre en rien relaschés,  
Voyes un peu la fille aisnee,  
Mais fille asses mal couronnee,  
Des premiers roys de cet estat  
Luniversité, quel esclat  
Garde-t-elle a pied par la ville  
Marchand avecque sa famille?  
Elle croiroit faire un grand mal  
Daller dans Paris a cheval  
Tant cette ancienne observance  
Est, pour elle en grande révérence!  
Ah! que si lon meust consulté  
Quand cette illustre faculté,  
Nostre docte et sacre colege,  
A relasché son privilege,  
Et se mettant a tous les iours,  
A quitté son premier discours,

Dont le latin estoit la base  
Et les ornements de sa phrase  
Tirés du grec ou de l'hebreu  
Entrecoupés par le meillu  
De grands mots pris cheux les Arabes ,  
Et dont les divines syllabes  
Estonnoient les plus forts esprits ;  
Moy seul iaurois bien entrepris ,  
Par une eloquente parole  
De destourner ce monopole  
Et iaurois diet tant de raisons ,  
Dexemples , de comparaisons ,  
Qu'on auroit caché nos misteres  
Tousiours aux ames populaires  
Pourquoi consulter en françois ?  
Faut il que nostre propre voix  
Descouvre nos badineries ,  
Nos ygnorances , piperies ,  
Mensonges , souplesses fatras ,  
De vrays..... de mort aux rats ?  
Qun beau latin demy barbare  
Cachoit bien et faisoit fanfare !  
Estions nous pas plus en credit  
Quand il nous estoit interdit  
Destre en parlant intelligibles ,

Et rendre nos secrets sensibles?  
Que le monde estoit bien duppe  
Lorsqu'il voyoit un recipe  
Tout escrit en hierogliphiques,  
Plein de caracteres mistiques.  
Capable de faire apparoir  
Les farfadets de lorgue noir,  
Quon tenoit pourtant par la ville  
Comme des feuilles de sibille!  
Quest ce que geleniabin?  
Quest ce que teneliabin?  
Cest le miel rosat, cest la mane,  
Mais quen divulgant au profane,  
Souvent pour frere dopion  
Busso a ornihopodion,  
Qui nest que le pied dalouette  
Mais iamais hybou ny chouette,  
Neussent pu faire tant de peur  
Qun mot si grave et si trompeur,  
Quand nous disons lycanthiopie  
Nous faisons trembler un impie,  
Au lieu qua present loup garou  
Nest que le sobriquet d'un fou.  
Quand on usoit dans la boutique,  
Pour purgatif de cathartique,

Tout le peuple qui l'ignoroit  
Comme rabins nous admiroit.  
En ce temps-la dose, oxierate  
Thisanne, collyre, omoplate,  
Amygdale, anatomiser,  
Aporeme, gargariser,  
Rheume, trombus, hamoragie  
Sembloyent des termes de magie.  
Mais aujourdhui, les medecins  
Ne passent plus pour des devins ;  
Ils ont trahi trisatomie,  
Et l'illustre phlebotemie  
Cest faire le poil, cest seigner

Cela mesme, dire ie lose,  
Est encore aujourdhuy la cause  
Que vous aves mal consulté,  
Ou pour mieux parler disputé,  
Avec emotions de rate  
Sur l'interprete Dhipocrate.  
Car si vous eussies observé  
Le statut cent fois approuvé  
Euser touiours du latinisme,  
Et iamais du gallicanisme,  
En disant tous deux Galenus

Vous nen series pas la venus.  
Pour moy sans que rien ien decide,  
Encores qui cy ie préside,  
Ie reviens à monsieur labbé  
De qui notre esprit est gabbé  
Et comme iai plus de lumière  
Que vous deux en cette matière,  
Pour lavoir fort longtemps traicté,  
Sans quil en ait rien profité,  
Oyes de son mal lorigine  
Et quelle en est la medecine  
Trois symptomes presagieux  
Me font remarquer en ses yeux  
Que limportune diarrhée  
Dune pituite effarée  
Que respand la *pia mater*  
Tourmente le pauvre *frater* ;  
Par un orageux precipice  
Quelle fait dessus lorifice  
De lestomach endommagé,  
Et puis si tost quil a mangé,  
Il se fait dans la cervelle  
Un grand cahos dhumeur nouvelle,  
Que par levaporation  
De la chitification,

Et qui donne dans les visceres  
A la nature trop d'affaires  
Pour separer le moux du dur  
Et le pur de limpur :  
Ainsy la puissance hepaticque  
Faict mal la substance hematique  
Portant isquau sept legumens  
Pour un bon sur des excrements :  
Et de la vient sa maladie,  
A laquelle quoy que lon die,  
Lart dun affiné medecin,  
Pour donner bientôt quelque fin  
Il ne faut quuser dune drogue,  
Ou cholagogue ou melangogue,  
La phantagogue est bonne encor ;  
Et le sirop du roy Sapor ;  
On pourrait prendre lippomane,  
Infuse dans leau de padane,  
Ou le bezouard du Pérou :  
De cela lon en trouve prou ;  
Pour nous le laict dune sirene  
Est une drogue souveraine,  
Ou bien a certains iours prefix  
Vivant de la chair de Phénix,  
Baignes vous dans leau de Canate,

Cette eau divine et deslicate  
Qui rendit cent fois à Junon  
Son pucelage et son renom.  
Mais sans chercher tant de fadaïses,  
Vous navez qua prendre vos aises,  
Et durant deux mois seulement  
Vous priver de tout aliment,  
Sans rien manger et sans rien boire,  
Et la guérison est notoire,  
De la nulle évaporation :  
Et nulle indigestion  
Ainsi le ventre et la cervelle  
Nauront plus iamais de querelle. —  
A peine avait-il achevé.  
Quentre eux un murmure eslevé,  
Comme devant un grand orage  
Un petit flot bat le rivage,  
Me fit craindre que les advis  
Des premiers estant mal suivis  
Une colere hippocratique  
Ne fit la quelque phrenetique,  
Et pour obvier à cela,  
Doucement j'y mist le hola;  
Alors dun maintien venerable,  
Ils sachement vers la table,

Ou prenant la plume à la main ,  
Le plus plus ieune fit lescaivain ,  
Laisant dessus un papier salle  
Le resultat de leur caballe ,  
En mots si rongnes et perdus ,  
Qun diable ne les eust pas lus ,  
Puis en faisant la reverence ,  
Chacun vers mon valet sadvance ,  
Dont recevant un bel escu  
Tous trois me tournerent le cu.  
Ainsi deslivré de ces fourbes  
Que reverent les simples tourbes ,  
De leurs sots discours iay tant ry  
Que ien suis a demy guery :  
Mon teinct dheure en heure se change ,  
le bois comme un autre et ie mange ;  
le gouste desia les plaisirs  
Que donnent dinnoeens desirs ;  
Et si cela me continue  
le crois quil faudra quon me tue .  
Ou que pour me faire mourir  
On aille un medecin querir .  
Si vous pouviez faire de mesme  
Vous nauriez plus la face blesme ;  
Ce beau teint charme de nos cœurs ;

Reprendroit ses premières fleurs ,  
Vos yeux une nouvelle grace :  
Vous seriez plus vive et plus grasse ,  
Que vous n'avez jamais été  
Dans votre parfaite santé.  
Et c'est ainsi que prophétise  
Sur le mal qui vous tyrannise ,  
Par ses vœux et du fonds du cœur  
Vostre très humble serviteur.





two of the 23

25







